



MÉMOIRES DU CORPS. RÉCITS FÉMININS EMPREINTS DE SILENCE, À KHENCHARA, DU MILIEU DU XX^e SIÈCLE À NOS JOURS

Paola SAMAHA

FLSH, Université Saint-Joseph de Beyrouth

Résumé

Dans le cadre d'une recherche ethnologique menée à Khenchara, un village chrétien du Mont-Liban, une étude longitudinale et « mémorielle » a été adoptée pour explorer la construction sociale du genre féminin à travers trois générations, le corps étant considéré comme partie intégrante de ce processus. En recueillant les récits de vie de femmes âgées du village et de leurs descendantes sur deux générations, l'étude met en lumière la manière dont le genre constitue un système dynamique qui se meut au gré des changements sociaux. Elle apporte ainsi un éclairage historique et anthropologique sur les mutations des perceptions et des pratiques féminines au sein de cette communauté.

Mots-clés

Récits de vie – Mémoire féminine – Genre – Corps – Socialisation – Changement social.

Abstract

As part of ethnological research conducted in Khenchara, a Christian village in Mount Lebanon, a longitudinal, memory-based study was undertaken to examine the social construction of femininity across three generations, with the body being considered an integral part of this process. By collecting life stories from elderly women and their descendants over two generations, the study demonstrates how gender operates as an evolving system of representations in response to social changes. Thus, it provides historical and anthropological insights into changes in feminine perceptions and practices within this community.

Keywords

Life stories – Feminine memory – Gender – Body – Socialization – Social change.

Depuis les récits originels de l'humanité, les femmes ont souvent été reléguées aux marges de la société, façonnées par des structures patriarcales qui leur ont imposé des interdits et défini leurs rôles, leurs espaces et leur statut social (Perrot, 2005 ; Scott et Varikas, 1988).

À partir des années 1970, l'histoire et l'anthropologie des femmes se sont progressivement imposées aux sciences sociales (Fine, 2002). Les recherches passent alors de l'analyse des statuts sociaux des sexes à l'étude des rapports de pouvoir et des représentations de genre (Ferchiou, 1981). Elles révèlent les mécanismes ayant marginalisé les expériences féminines et exclu les femmes des sphères sociale, politique et publique, tout en introduisant les concepts de patriarcat et de domination masculine (Jablonka, 2021). Par ailleurs, la conception du sexe comme réalité biologique cède la place à l'idée du *genre* en tant que construction sociale (Mathieu, 1973).

Cet article se concentre sur l'histoire d'une famille composée de trois femmes, chacune appartenant à une génération différente – âgées de 76, 48 et 18 ans – originaires et résidant à Khenchara. Imprégné de traditions chrétiennes et patriarcales, leur mode de vie villageois constitue un cadre privilégié pour mieux appréhender l'influence de ces valeurs sur leur rapport au corps, la construction de la féminité et la transmission de la mémoire féminine, tant sur le plan individuel que collectif.

1. Mémoire féminine

Nos grand-mères et mères, nées à partir des années 1935, ont subi une domination masculine, leur socialisation (Darmon, 2016) durant l'enfance et l'adolescence ayant prédéterminé leur place dans une hiérarchie sexuée qui limitait leur rôle et leur autonomie (Maruani, 2005).

Cela nous amène à nous interroger sur les mécanismes qui ont renforcé la position de subordination et d'oppression des femmes. Quelle éducation ont reçu nos aïeules ? Comment leur corps – ses représentations, ses valeurs morales (pudeur, virginité), ses techniques (posture), ses pratiques (esthétiques, vestimentaires), sa physiologie (menstruations, enfantement), etc. – a-t-il été façonné au fil des périodes de leur vie et quels événements et expériences ont marqué leur perception de leur propre féminité ? À travers quelles pratiques – constitution du trousseau de mariée (Fine, 1984), tricot (Monjaret, 2005), couture, lecture, mode, chansons et films – ont-elles construit et consolidé leur identité féminine ? Quelles valeurs ont-elles incorporées puis transmises à leurs filles, qui les ont ensuite léguées à leurs filles ?

Car il apparaît que, au-delà des récits dominants sur la vie sociale, économique et politique, l'histoire des femmes et de leur rapport au corps se construit et se transmet souvent en marge des discours prévalents. Cette mise à distance entraînant des dynamiques spécifiques, comme l'invisible transmission de rôles, de valeurs, d'attributs et don d'objets féminins entre mère et fille (Azar, 1997). Ces processus produisent alors des formes de mémoire et de transmission qui échappent aux cadres narratifs traditionnels. Une marginalisation qualifiée par Zemon-Davis de « silences patriarcaux du passé » (Charpenel, 2018, p. 13).

2. Le genre, reflet du temps

Dans le cadre d'une recherche ethnologique menée dans le village de Khenchara, une démarche longitudinale et « mémorielle » [Perrot, 2011, p. 7 ; Perrot (dir.), 1984] a été adoptée pour explorer l'histoire et la culture des femmes de cette région. Il est à noter que dans le prolongement de la question posée par Michelle Perrot sur la place des femmes, de la Préhistoire à nos jours, l'enquête s'appuie sur les récits mémoriels afin de reconstituer l'histoire et l'anthropologie des femmes de Khenchara, à partir de leurs propres narrations. Cette démarche visait à recueillir des récits de vie (Bertaux, 2016) de cinq femmes septuagénaires ou quadragénaires du village, ainsi que de leurs descendantes sur deux générations, afin de documenter les spécificités de la construction du genre féminin et d'éclairer l'histoire de la socialisation des femmes dans ce contexte géographique.

Inscrite dans une perspective anthropologique inspirée des travaux de Marcel Mauss sur les *habitus* et les techniques du corps (Mauss, 2013), cette étude met en lumière les processus de socialisation qui façonnent les représentations du genre et les pratiques corporelles ainsi que leur transformation au fil du temps. Elle repose sur la conception du genre comme une construction sociale, façonnée dès l'enfance par l'apprentissage des normes et des valeurs en vigueur (Bereni, Chauvin, Jaunait & Revillard, 2008 ; Lahire, 2013).

À travers les récits de vie de ces trois générations de femmes (grand-mère, mère et fille), l'étude révèle que le féminin, loin d'être figé, constitue un système dynamique de représentations (*sex/gender system* – Rubin, 1998), qui se meut au gré des changements sociaux. Chaque génération forge ainsi sa propre conception du féminin, en définissant ses normes, ses valeurs et ses attributs, ce qui influence son parcours de vie (Charruault, 2020).

Les récits recueillis dévoilent une mémoire féminine profondément ancrée dans le corps et la sphère familiale (Knibiehler, 1984). Imprégnée de valeurs morales et religieuses – en particulier celles liées à la sexualité et au corps, comme la

chasteté, la pudeur, la propreté, ou encore l'amour et l'altruisme. Cette mémoire s'est aussi construite à travers les expériences individuelles liées à l'éducation et aux grands événements de la vie, comme le mariage, la maternité et le deuil.

L'enquête met en évidence un schéma récurrent traversant trois générations de femmes, chaque génération modelée par un rapport identique à la féminité et au corps, sous l'emprise persistante de la domination masculine et de la religion. La première génération a enduré un silence imposé, cherchant à en préserver la tradition. La seconde, marquée par les changements sociaux (accès plus large à l'éducation et à l'emploi, la guerre civile, etc.), a intériorisé la peur et la honte liées à son propre corps. La troisième est quant à elle prisonnière du poids de la réputation et de l'honneur. À travers leur vécu, elles incarnent les contraintes qui ont façonné leur parcours ou le début de parcours. Comme si la mémoire des femmes conservait inexorablement les marques de la soumission et de la souffrance, inscrites dans leur condition corporelle.

3. Techniques corporelles féminines à Khenchara

L'analyse des techniques du corps selon Mauss et sa notion d'*idiosyncrasie* sociale montre l'influence de la structure sociale sur les mouvements et les techniques corporelles individuels. À Khenchara, cette influence se manifeste par une forte empreinte religieuse, une prédominance masculine dans les sphères économique et politique, ainsi que par une suprématie patriarcale au sein des familles. Dans ce contexte, il convient également de noter que l'héritage paternel est transmis aux seuls garçons, les filles renonçant à ce droit au profit de leurs frères. De plus, lorsque les filles restent célibataires, elles ne quittent généralement pas le foyer familial. Ces éléments façonnent les représentations et les techniques du corps féminin, les intégrant dans un cadre social structuré par des normes et des valeurs bien définies.

Khenchara compte quatre anciennes églises catholiques, ainsi que le monastère melkite Saint-Jean, fondé par l'Ordre Basilien Chouérite entre 1696 et 1697. Ce dernier abrite l'église Saint-Jean-Baptiste, datant du XII^e siècle et constitue un pilier de l'héritage catholique du village, mais aussi du pays. Il joue également un rôle central dans la transmission du savoir religieux et culturel, grâce à la première imprimerie en langue arabe du Moyen-Orient, dont la première publication remonte à 1734. Dans son article "*The Greek Catholic Community and its Collective Memories*", Ayupe Bueno da Cruz décrit l'importance de l'Ordre Basilien dans la préservation de la mémoire collective de la communauté catholique et son influence dans la construction d'une identité catholique orientale au sein du pays (Ayupe Bueno da Cruz, 2022).

La vie sociale s'articule autour des célébrations religieuses qui sont des repères essentiels tant spirituels que sociaux. Parmi les fêtes marquantes, on compte le dimanche des Rameaux, l'Assomption de la Vierge ou encore, la fête de Saint-Elie, le patron du village, qui offrent des moments sacrés de rassemblement et de prière. En dehors de ces événements, le village baigne dans un calme profond, où la présence humaine se fait discrète, cédant la place à la nature. Cette réserve caractéristique du village se reflète aussi dans l'attitude de retenue de ses habitantes.

Dans *Les Techniques du corps*, Mauss examine donc la manière dont les individus font différemment usage de leur corps selon le milieu dans lequel ils vivent. Il conceptualise l'idiosyncrasie sociale comme un mode d'être et d'agir corporel propre à chaque société, qui ne relève pas uniquement de la psychologie individuelle, mais s'inscrit dans une dynamique collective. Les techniques corporelles se modifient ainsi en fonction du milieu et de l'époque à laquelle chaque individu appartient, reflétant ainsi les changements distinctifs de chaque génération.

Il souligne par ailleurs l'importance de l'éducation dans l'acquisition des techniques corporelles, qui relèvent davantage d'un *habitus* (un savoir corporel intériorisé) plutôt que d'une simple imitation ou répétition. Selon lui, chaque mouvement du corps est façonné par l'habileté, l'éducation et l'imitation du milieu social. Les techniques du corps s'intègrent ainsi dans un système de représentations symboliques et de valeurs morales, où le sens d'une attitude ou d'une posture varie en fonction du contexte : se tenir debout peut ainsi exprimer le respect ou l'impolitesse, selon la situation. Ces techniques dépassent alors la simple dimension physiologique, pour devenir des vecteurs de transmission et de tradition. Intégrées aux sphères culturelles, religieuses et sociales, elles jouent un rôle essentiel dans la construction de l'identité individuelle et collective (Mauss, 2013).

Dans cette même lignée de pensée, cette recherche s'est attachée à analyser les techniques et représentations corporelles spécifiques aux femmes de Khenchara, en tenant compte du patrimoine religieux et culturel du village qui fabrique leur quotidien et leur manière d'être au sein de la société.

L'étude s'appuyant sur un corpus constitué de cinq familles, chacune regroupant trois femmes appartenant à de générations distinctes, une famille a été sélectionnée de manière aléatoire dans le cadre de cet article, afin d'illustrer un modèle de trajectoire féminine représentatif des dynamiques intergénérationnelles à l'œuvre. Les données recueillies révèlent, au sein de chaque génération, des représentations concordantes relatives à l'expérience corporelle féminine et à sa construction mémorielle.

4. Première génération : Socialisation au silence du corps

Adèle, grand-mère de 76 ans, m'accueille avec une grande chaleur. Le sujet de ma visite lui tenait particulièrement à cœur, lui offrant une précieuse occasion de se replonger dans les souvenirs de son enfance, de sa jeunesse en tant que femme, puis de son expérience de mère et de femme au foyer. Une époque révolue où l'éducation des filles représentait pour elle un défi quotidien, parfois pénible et parfois décevant.

Les entretiens (Blanchet & Gotman, 2010) menés entre juin et août 2024, selon une grille d'entretien structurée, ont principalement porté sur les liens entre elle et sa mère. Nos échanges ont permis d'explorer la nature des relations tissées durant l'enfance et la jeunesse, notamment à travers les modalités de socialisation et l'éducation reçue en tant que fille, jusqu'à l'âge où elle était prête à se marier. Nous avons également abordé les traditions féminines de son époque, traditions étroitement liées au corps (attitudes, vêtements, trousseau, couture, soins et hygiène) qui s'effacent progressivement aujourd'hui au profit de nouveaux comportements, attitudes, pratiques et techniques. Évoquer ces souvenirs, enfouis au plus profond de son être, a ravivé en elle des émotions et des sentiments restés silencieux pendant plus d'un demi-siècle. Il est à noter que son parcours scolaire s'est interrompu très tôt, aux alentours de ses treize ou quatorze ans, avec l'obtention, selon ses dires, du certificat de fin d'études complémentaires (classe de 9^e).

Autrefois, le rôle féminin, tel qu'incarné par la génération de nos aïeules, reposait essentiellement sur une éducation destinée à faire d'elles des épouses et des mères modèles. Leur rôle domestique incluait l'éducation des fils pour qu'ils deviennent des hommes virils et respectables, ainsi que la surveillance des filles afin de garantir leur bonne conduite. La pudeur et le silence étaient alors érigés en vertus essentielles, conférant aux jeunes filles l'image de « fille rangée » (De Beauvoir, 1958), à l'instar de l'un des portraits tracés par Simone de Beauvoir, ou même de « fille sage » comme Adèle, elle, aimait se qualifier. Cette figure féminine était perçue comme prédestinée à un mariage honorable, répondant ainsi aux attentes familiales. Autour du corps féminin, se cristallisaient de nombreux tabous, tant dans le discours que dans les pratiques, allant de la virginité à la pudeur vestimentaire, passant par la discrétion autour des menstruations et des transformations corporelles à la puberté, éléments définissant la respectabilité et la légitimité d'une jeune fille à se marier. L'initiation ou le passage à l'âge adulte se faisait au foyer conjugal et nulle part ailleurs (Tabet, 1998).

« Ma mère ne m'a jamais vraiment expliqué ce qu'était le mariage. Pour moi, cela signifiait partir en lune de miel, aller passer quelques jours à l'hôtel. Mais le soir des

noces, la peur m'a envahie. Les filles d'autrefois n'avaient pas le savoir ou l'expérience qu'ont celles d'aujourd'hui, et pourtant, il fallait apprendre. J'étais terrifiée. Mon mari n'a rien dit, il s'est simplement approché de moi, m'enlaçant avec douceur. Pendant une semaine, crois-moi, rien ne s'est passé. Il m'a doucement préparée à accepter cette nouvelle réalité. »

4.1. Socialisation aux espaces, activités et objets féminins

Tout ce qui créait l'univers d'une fille avait été minutieusement encadré afin de correspondre aux normes sociales : les espaces se limitaient à l'intérieur, les activités restaient statiques – surtout la couture – et les objets utilisés (Monjaret, 2014) (la poupée, le tricot, l'épingle) renvoyaient aux rôles féminins prédéterminés. *« Je jouais à la poupée. Je lui cousais des robes. Depuis toujours, la couture me passionnait. »*

L'innocence, sinon la naïveté, et la pudeur face à la sexualité étaient des impératifs obligatoires. Il s'agissait surtout d'inculquer aux filles une valeur centrale dans l'enseignement chrétien, nommément catholique : la chasteté.

« À mon époque, tout était différent ! » Cette phrase, fréquemment répétée par Adèle, souligne sa sensibilité aux transformations du mode de vie des femmes au fil des générations.

« J'ai été élevée dans un cocon, isolée, sans amis, entre l'école et la maison. Je ne fréquentais jamais personne, crois-moi. À cette époque, une fille ne pouvait pas sortir librement comme aujourd'hui. Où que ma mère allait, je la suivais, sans jamais ressentir le besoin de m'éloigner. C'est ainsi que j'ai grandi. »

« Quand les amies de ma mère venaient à la maison, elles s'asseyaient et discutaient longuement, comme il est d'usage entre femmes. Elle me jetait un regard et me disait simplement : 'Lève-toi et va jouer dehors !'. Elle ne me laissait pas rester avec elles, écouter leurs conversations, et encore moins y participer. »

Berthe, âgée de 90 ans, que j'ai rencontrée entre août et septembre 2024, partage une expérience avec sa propre mère, similaire à celle d'Adèle. Elle raconte :

« Quand j'étais petite, les femmes ne parlaient jamais devant nous, les enfants. Recevant des amies, ma mère me lançait un petit regard, et je comprenais aussitôt qu'il fallait que je m'éclipse. C'était ainsi à l'époque. On ne permettait pas aux filles de rester parmi les femmes, ni écouter ce qui se disait, ni observer ce qu'elles faisaient. »

Ces interdits n'ont pas cessé avec l'enfance. Dans son foyer conjugal, Adèle a continué à faire face à ces restrictions : elle n'avait pas le droit de prendre la parole sous prétexte qu'elle n'appartenait pas aux affaires masculines. Edwin Ardener illustre ce phénomène en qualifiant les femmes de « muettes », expliquant que, contrairement aux hommes, elles ne disposent pas du métalangage de la société, outil de pouvoir exclusivement réservé à ces derniers. (Mathieu, p. 103)

Le témoignage d'Adèle met en lumière une socialisation féminine marquée par la séparation et la restriction de parole, processus de marginalisation qui commence dès l'enfance dans l'espace privé, et s'étend progressivement à la sphère conjugale et publique.

Dès son plus jeune âge, Adèle a intégré une stricte division entre les espaces : ceux qui lui étaient accessibles et ceux qui lui étaient interdits. Le salon familial, lieu de réunions et de discussions entre adultes, lui était fermé, l'empêchant ainsi d'accéder à certaines connaissances (d'ordre sexuel, politique, affaires familiales) considérées comme trop précoces ou inappropriées. Cette ségrégation fonctionnait comme un mécanisme de contrôle social destiné à limiter son apprentissage et, par conséquent, son autonomie.

En l'empêchant d'écouter et d'interagir, sa mère reproduisait un schéma de protection qui renforçait son silence et son ignorance, inscrivant ainsi cette restriction dans un cadre moral bien construit. Ce processus de mise à l'écart, présent aussi bien dans la cellule familiale que dans le mariage, perpétuait son invisibilité sociale. Reléguée à une position passive, elle était systématiquement écartée des espaces de parole et de prise de décision, renforçant ainsi sa subordination dans un contexte rigide.

Cette surveillance maternelle pouvait se prolonger jusqu'à un âge avancé, où la jeune fille, même pubère, pouvait encore être mise au bain par sa mère, illustrant la continuité du contrôle sur son corps et son intimité.

« Ma mère prenait grand soin de moi, veillait toujours à répondre à mes besoins. Elle me vêtaït, me douchait... même à l'âge de 10-11 ans, elle continuait à me donner le bain, refusant de me laisser faire seule, convaincue que je n'en étais pas capable. »

4.2. Première menstruation : éveil au respect du corps et à la chasteté

Même en atteignant la puberté, les jeunes filles conservaïent encore l'innocence propre à l'enfance, protégées des réalités que l'âge adulte finirait par leur dévoiler. *« À notre époque, nous étions naïves. Lorsqu'un regard se posait sur nous dans la rue, nous détournions nos yeux vers le sol, contrairement aux jeunes filles d'aujourd'hui qui vous regardent droit dans les yeux. J'étais timide et je le suis restée. »* Par ces mots, Adèle illustre encore une fois une éducation fondée sur les valeurs de son époque, où la modestie et la discrétion étaient de mise.

Adèle avoue par ailleurs n'avoir jamais connu les rêveries d'adolescence où se mêlent le désir et la découverte de soi. Ses rêves prenaïent une tout autre forme – celle d'un château aux vastes arcades, où elle vivrait comme une princesse comblée. *« Je disais à ma mère que, quand je grandirais, je voulais épouser quelqu'un qui possède un château. C'était mon rêve – un château avec de grandes*

arches. Mon imagination s'alimentait des dessins animés, comme Casper, c'était en noir et blanc à l'époque. » Ces rêveries d'adolescence trouvent-elles vraiment leur place dans le monde coloré d'aujourd'hui ?

À l'adolescence, le corps se transforme, marquant l'entrée dans une nouvelle période de la vie. La menstruation, longtemps entourée de silence, laissait les jeunes filles dans l'ignorance jusqu'au jour où elles y faisaient face. Pour la mère d'Adèle, les menstruations étaient liées à la sexualité, et en parler revenait à initier sa fille aux réalités du corps. Les valeurs morales et religieuses inculquées à sa fille prônaient le respect de celui-ci.

« Autrefois, on ne disait rien aux filles sur l'arrivée de leurs règles. Et jamais je n'en avais entendu parler. La première fois que j'ai eu mes règles, j'ai ressenti de la peur. Ma mère ne m'en avait jamais parlé. Peut-être parce qu'elle craignait que je découvre ces choses trop tôt. Lorsque je lui ai mentionné la présence du sang sur ma culotte, elle m'a assuré que c'était naturel, que cela arrivait aux filles, sans en dire plus. Alors qu'aujourd'hui, les filles à cet âge savent déjà bien des choses sur le mariage et la vie adulte. Tu pourrais dire que j'avais les yeux fermés. »

De son côté, Berthe exprime, avec beaucoup de réserve, son vécu en lien avec les menstruations. Elle témoigne : *« Notre génération n'est pas comme celle d'aujourd'hui – tout se faisait dans le silence. On ignorait même, qu'à un certain âge, une fille devait avoir ses règles. Autrefois, c'étaient aussi les mères qui s'occupaient du bain de leurs filles. L'éducation de cette époque est différente de celle d'aujourd'hui. »*

La beauté féminine, qui se développe à l'adolescence, était également soumise à des normes rigides. La pudeur était un principe fondamental, qui garantissait une certaine dignité en accord avec les valeurs culturelles et religieuses de l'époque. Les épaules et les genoux devaient toujours être dissimulés, et chaque mouvement du corps devait refléter une certaine retenue, conformément aux préceptes de discrétion et de modestie.

« La vieille génération était différente de celle d'aujourd'hui, crois-moi. À notre époque, la beauté des femmes conservait son naturel. Je n'ai jamais porté de maquillage, sauf lors des grandes cérémonies, et toujours avec une grande discrétion. Aujourd'hui, avec les injections de lèvres et les chirurgies esthétiques, tout le monde finit par se ressembler. Ce n'est pas beau. » « Peut-on réellement transformer la nature telle que Dieu l'a créée ? »

« À 17 ans, j'avais mûri et comme chaque fille à cet âge, j'aimais varier mes tenues chaque jour. Je préférais les robes aux pantalons, les trouvant plus féminines. Mes robes arrivaient juste au-dessous du genou. Les robes courtes étaient à la mode, mais ça ne me convenait pas. Depuis mon enfance, je n'ai jamais aimé les habits

découverts. Ma mère me cousait des tenues modestes et pudiques, avec un col haut et une longueur sous le genou. Porter des robes à épaules dénudées me semblait inapproprié. »

Évoquant son adolescence et son rapport au charme corporel, Berthe confie :

« Depuis toute petite, je n'ai jamais éprouvé d'intérêt au maquillage. Ce n'est pas dans ma nature. J'ai toujours préféré rester naturelle. Même étant adulte, cela ne m'a jamais rien dit. Que Dieu ait pitié de ma mère, elle aussi, dans son temps, tout était simple – leur manière de s'habiller, leur nourriture... Les femmes portaient des tresses et ma mère tressait aussi mes cheveux. C'était elle aussi qui m'habillait avant de m'emmener à l'église. Les manches devaient être longues, et nous devions mettre un foulard sur la tête. »

En bref, cette étude met en lumière la place restreinte du corps féminin dans la sphère sociale à travers la première génération étudiée. Elle souligne une forme d'effacement imposée par les normes culturelles et religieuses, où le corps est tenu à distance – tant des espaces matériels, que des dimensions spirituelles ou intellectuelles. La posture discrète, la retenue vestimentaire, le rejet des pratiques esthétiques et la sacralisation du corps et de sa sexualité témoignent de nombreuses contraintes qui ont marqué le parcours des femmes à cette époque. Le silence du corps s'imposait comme l'essence même de leur existence.

5. Deuxième génération : Socialisation à la honte du corps

Comme évoqué en introduction, cette étude cherche à déterminer si le rapport au corps et à la féminité des descendantes d'Adèle s'inscrit dans la continuité ou marque une rupture par rapport aux principes et valeurs qui ont guidé son éducation. Les deux générations suivantes ont-elles été élevées selon les mêmes normes ? Ont-elles hérité du silence du corps de leur mère et de leur grand-mère ?

L'entretien avec Céline, la fille d'Adèle, a eu lieu en septembre 2024. Âgée de 48 ans, elle est née en pleine guerre libanaise, et a grandi dans un contexte marqué par des réalités bien différentes. Les conflits ont provoqué un important déplacement de population, notamment vers Khenchara, entraînant un mélange des croyances et des habitudes. Parallèlement, les transformations sociales de cette époque ont peu à peu élargi les horizons des jeunes filles, leur permettant un accès plus large à l'éducation et au monde du travail. Ce nouvel environnement a sans doute ouvert de nouvelles possibilités à Céline et a contribué à redéfinir son rôle dans la société.

Pourtant, elle regrette aujourd'hui de ne pas avoir poursuivi ses études au-delà du cycle complémentaire et de l'obtention du certificat du brevet libanais (classe

de 9^e). Ses parents, confrontés à une situation économique précaire – son père étant handicapé et vivant avec très peu de moyens – ne l'avaient pas vraiment encouragée dans cette voie. Elle avait suivi une formation technique, mais l'avait abandonné au bout de quelques semaines seulement, pour entrer dans le monde du travail afin d'alléger la charge financière de ses parents.

« À l'adolescence, vers 13-14 ans, mon père m'a interdit de traîner dans les rues (comme elle le faisait dans l'enfance), craignant pour ma sécurité. Ma mère, toujours occupée à aider mon père dans sa ferme, n'avait que peu de temps à me consacrer. J'ai alors commencé à travailler et à côtoyer des personnes plus âgées, apprenant auprès d'elles des leçons précieuses sur la vie.

À la suite des massacres entre druzes et chrétiens, de nombreuses familles déplacées sont venues s'installer à Khenchara. C'est à cette période que j'ai rencontré une femme réfugiée avec qui je me suis liée d'amitié. Elle a été pour moi une véritable conseillère, m'apprenant à distinguer le bien du mal. Elle m'a expliqué la signification des menstruations, leur rôle, et l'âge auquel elles surviennent chez une jeune fille. Elle m'a également appris l'importance de l'hygiène personnelle, et m'a mise en garde contre le danger de toucher certaines zones sensibles du corps, afin de ne pas me nuire (masturbation et défloration). Elle me disait que le corps d'une femme était sacré et devait être préservé. Elle me conseillait d'éviter aussi tout contact intime avec un homme.

Cette femme avait beaucoup d'affection pour moi et espérait qu'un jour, une union serait possible entre moi et son frère. »

Ce récit met en lumière les pratiques et les croyances qui ont façonné son éducation dans un cadre social traditionnel où la préservation du corps était essentielle.

L'influence de la femme déplacée forcée a joué un rôle clé dans la transmission des connaissances relatives au corps et à la sexualité. Contrairement à un manque d'éducation explicite auparavant, leurs échanges ont constitué une première ouverture vers une compréhension plus concrète des menstruations, de la notion d'hygiène et des limites imposées au corps féminin. Cette transmission des valeurs qui vient compenser les lacunes de l'éducation maternelle, illustre une représentation où la sexualité féminine est strictement contrôlée. Le catéchisme a également contribué à développer un sentiment de culpabilité associé à la honte, en assimilant la relation amoureuse au péché originel.

« À l'école, on nous enseignait les sacrements de l'Église, notamment celui de la confession, que j'avais appris auprès des religieuses. On nous inculquait l'idée que tout contact physique était contraire aux principes religieux et qu'une relation sexuelle, par exemple, était strictement interdite, considérée comme un grave péché. »

Cependant, ces enseignements auprès de la femme déplacée forcée et à l'école ont entraîné des répercussions profondes sur sa vie intime après le mariage. Sa première relation sexuelle et la défloration ont été vécues comme un traumatisme, instaurant en elle un sentiment persistant de honte qui, même après vingt-cinq ans de mariage, demeure une source de douleur psychologique et d'amertume.

La honte corporelle et le sentiment de culpabilité liés à la sexualité dominaient largement, amplifiés par le tabou de la virginité. Ce dernier a pris une importance accrue dans un contexte où les croyances, issues des diverses communautés libanaises, qu'elles soient géographiques (ville et village, etc.) ou confessionnelles, se mêlaient (Hancock, 2018).

Aujourd'hui âgée de 57 ans, Coco a grandi à Beyrouth en pleine guerre civile. Lors de notre rencontre en août 2024, elle se souvient des longues journées de son enfance et de son adolescence passées dans les abris. Isolée et timide, sans véritable vie sociale, elle est tombée amoureuse à 18 ans du premier homme croisé. Ce coup de foudre l'a conduite à se marier sans l'accord de ses parents. Ce mariage l'a vite enfermée dans une atmosphère toxique dominée par une jalousie malade : son époux lui interdisait de sortir, même pour rendre visite à sa propre famille.

« Après mon divorce, raconte-t-elle, mes parents sont allés s'enquérir de ma réputation et de ma chasteté – car à cette époque, une femme divorcée était mal perçue. Mais j'ai montré, à ma famille comme au monde, qu'une femme divorcée peut garder sa dignité. J'avais à peine 20 ou 21 ans. »

L'ouverture à la sexualité et l'émancipation du corps féminin, acceptées dans certains milieux, ont suscité une honte écrasante, particulièrement chez celles qui voulaient perpétuer la mémoire d'une féminité marquée par la retenue et la sacralisation.

6. Troisième génération : Socialisation à l'honneur du corps

L'analyse des deux premières générations révèle des trajectoires distinctes dans la manière dont le corps et la féminité ont été perçus et vécus. De l'effacement et du silence imposés aux femmes, l'ouverture progressive à la sphère sociale a engendré une confrontation douloureuse avec la honte et la culpabilité, façonnées sous l'emprise de diverses formes de domination, qu'elles soient masculines, religieuses ou sociales.

Qu'en est-il aujourd'hui des jeunes filles de la troisième génération ? Ont-elles réussi à se libérer des contraintes sociales et patriarcales, ou en portent-elles encore les traces dans leur rapport au corps et à la féminité ?

Karen, 19 ans, étudiante à l'université, a été rencontrée en août 2024. Elle confie : « J'étais très attachée à ma mère, toujours à ses côtés, refusant qu'elle s'éloigne. En grandissant, elle a commencé à me mettre en garde : 'Personne ne doit t'accompagner aux toilettes.'

Elle ne m'interdisait pas de sortir avec mes ami(e)s, mais elle insistait sur l'importance de rester vigilante. Lors des soirées, elle me rappelait de surveiller ma consommation d'alcool pour éviter l'ivresse, de toujours être attentive et de ne jamais accepter quoi que ce soit d'autrui, même s'il s'agissait d'un(e) ami(e) proche. À ses yeux, toutes les personnes ne sont pas forcément bien intentionnées, et il était essentiel de savoir où elles m'emmenaient, en veillant à ne jamais me retrouver seule dans un endroit isolé.

Ma mère attachait également une grande importance à mon apparence et à mon comportement en société. Si je portais une robe, elle me rappelait de rester soignée et de m'asseoir les genoux croisés, car une attitude négligée est mal perçue. Elle partageait ces conseils avec mon frère, mais son attention envers moi était plus marquée, consciente des exigences et des jugements imposés aux jeunes filles dans notre société orientale.

Grâce à elle, j'ai appris à être propre, soignée et à bien me tenir et à être à l'aise parmi les gens. »

Pour la première fois depuis trois générations, la mère joue un rôle actif dans l'éducation sexuelle auprès de sa fille, lui transmettant des savoirs sur le corps, la sexualité et l'affirmation de soi en société.

Cette troisième génération évolue dans un environnement où les interactions sont de plus en plus nombreuses, favorisées par un accès élargi aux espaces publics, réels ou virtuels. Dans ce contexte, l'apparence féminine est fortement influencée par les standards véhiculés sur les réseaux sociaux, qui influencent les représentations des jeunes filles d'aujourd'hui.

Néanmoins, la réputation reste un enjeu majeur dans cette mutation sociale, car l'accès élargi aux espaces publics expose les jeunes filles à des formes nouvelles d'intimidation et de harcèlement. Cette ouverture au monde ne doit pas pour autant être interprétée comme un renoncement aux valeurs morales. Karen, la petite-fille d'Adèle, comme beaucoup de jeunes filles de sa génération, reste attachée à un socle traditionnel où l'honneur féminin conserve une place centrale (Lehmkuhler, 2024).

Un parcours intergénérationnel vers l'émancipation

L'évolution du féminin et du rapport au corps s'inscrit dans une trajectoire marquée par des transformations profondes. De l'effacement total à la quête hésitante d'identité, chaque génération a contribué à l'édification d'un chemin

vers l'émancipation. Cette progression, qui va de la discrétion à une exploration mesurée, atteint son apogée avec la troisième génération, qui affirme son identité et redéfinit les contours de son existence avec assurance.

Cette dynamique témoigne d'une libération progressive des contraintes du passé, où la construction du féminin devient un acte pleinement assumé, réfléchi et revendiqué.

Notes

¹ Khenchara est un village libanais, situé dans le Metn au Mont-Liban. Perché à environ 1 100 mètres d'altitude, il se trouve à près de 30 kilomètres au nord-est de Beyrouth. La population de Khenchara est chrétienne, principalement de rite grecque-catholique.

² Selon Yvonne Knibiehler, les événements qui marquent la vie des femmes, comme la naissance ou le mariage, sont intimement liés à l'expérience corporelle. Elle considère qu'ils forment la base d'une mémoire féminine, distincte de la mémoire collective centrée sur les grands événements historiques.

³ Paola Tabet évoque, dans un passage intitulé « 'l'apprentissage' du coït » dans *La construction sociale de l'inégalité des sexes*, le processus de socialisation des filles à l'acceptation du coït.

⁴ Culpabilité due à la masturbation et honte de la défloration.



BIBLIOGRAPHIE

- Ayupe Bueno da Cruz, R. (2022). "The Greek Catholic Community and its Collective Memories". *Anthropology of the Middle East*, 17(2), p. 30-47.
<https://doi.org/10.3167/ame.2022.170203>
- Azar, A. (1997). « Le bon usage du matrimoine en psychopathologie ». *Adolescence*, 15(1), p. 287-298.
- Bereni, L., Chauvin, S., Jaunait, A. & Revillard, A. (2008). *Genre et socialisation*. Dans L. Bereni, S. Chauvin, A. Jaunait & A. Revillard, *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre*, p. 75-107. Bruxelles : De Boeck.
- Bertaux, D. (2016). *Les récits de vie*. Paris : Armand Colin.
- Blanchet, A., & Gotman, A. (2010). *L'enquête et ses méthodes. L'entretien* (2^e éd. refondue). Paris : Armand Colin.
- Charpenel, M. (2018). « Les enjeux de la mémoire chez les historiennes des femmes, 1970-2001 ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, p. 12-25.
<https://doi.org/10.3917/arss.223.0012>
- Charruault, A. (2020). « Le paradigme du parcours de vie ». *Informations sociales*, 201(1), p. 10-13. <https://doi.org/10.3917/inso.201.0010>
- Darmon, M. (2016). *La socialisation*. Paris : Armand Colin.
- De Beauvoir, S. (1958). *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris : Gallimard.
- Ferchiou, S. (1981). « Anthropologie des femmes et femmes anthropologues ». *Bulletin de l'Association française des anthropologues*, 5, p. 41-51.
- Fine, A. (1984). « À propos du trousseau : une culture féminine ? ». Dans M. Perrot (dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible ?* p. 155-188. Marseille : Rivages.
- Fine, A. (2002). « Histoire des femmes et anthropologie des sexes. Poursuite du débat ouvert en 1986 ». *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 16(2), p. 145-166.
<https://doi.org/10.4000/clio.178>
- Hancock, C. (2018). « La ville, les espaces publics... et les femmes ». *Les Cahiers du Développement Social Urbain*, 67(1), p. 11-13. <https://doi.org/10.3917/cdsu.067.0011>
- Jablonka, I. (2021). « Que faire des hommes ? ». *Esprit*, p. 115-127.
- Knibiehler, Y. (1984). « Chronologie et histoire des femmes ». Dans M. Perrot (dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible ?* p. 49-58. Marseille : Rivages.
- Lahire, B. (2013). *La fabrication sociale des individus : cadres, modalités, temps et effets de socialisation*. Dans B. Lahire, *Dans les plis singuliers du social : individus, institutions, socialisations*, p. 115-132. Paris : La Découverte.
- Lehmkuhler, K. (2024). « L'honneur : un concept important ». *Revue d'éthique et de théologie morale*, 321, p. 13-27.
- Maruani, M. (2005). *Femmes, genre et sociétés : l'état des savoirs*. Paris : La Découverte.
<https://doi.org/10.3917/dec.marua.2005.01>
- Mathieu, N.-C. (1973). « Homme-culture et femme-nature ? ». *L'Homme*, 13(3), p. 101-113.
- Mauss, M. (2013). « Les techniques du corps ». Dans M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, p. 363-386. Paris : PUF.

- Monjaret, A. (2005). « De l'épingle à l'aiguille. L'éducation des jeunes filles au fil des contes ». *L'Homme*, 173, p. 119-147. <https://doi.org/10.4000/lhomme.25033>
- Monjaret, A. (2014). « Objets du genre et genre des objets en ethnologie et sociologie françaises ». *Clio* [en ligne], 40. <https://doi.org/10.4000/cli0.12161>
- Octobre, S. (2014). « Réflexions liminaires sur le genre et les pratiques culturelles : féminisation, socialisation et domination ». Dans S. Octobre, *Questions de genre, questions de culture*, p. 7-25. Paris : Ministère de la Culture – DEPS.
- Perrot, M. (dir.). (1984). *Une histoire des femmes est-elle possible ?* Marseille : Rivages.
- Perrot, M. (2005). « Histoire sociale, histoire des femmes ». Dans M. Maruani, *Femmes, genre et sociétés : l'état des savoirs*, p. 21-26. Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.marua.2005.01.0021>
- Perrot, M. (2011). « Histoire des femmes et féminisme ». *Journal français de psychiatrie*, 1(40), p. 6-9.
- Rubin, G. (1998). « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre ». *Les Cahiers du CEDREF*, p. 3-81. <https://doi.org/10.4000/cedref.171>
- Scott, J. & Varikas, É. (1988). « Genre : une catégorie utile d'analyse historique ». *Les Cahiers du GRIF*, 37-38, p. 125-153. <https://doi.org/10.3406/grif.1988.1759>
- Tabet, P. (1998). *La construction sociale de l'inégalité des sexes*. Paris : L'Harmattan.



BIOGRAPHIE

Doctorante en anthropologie à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, sous la direction de Professeure Annie Tohmé-Tabet.

Licence et DEA en Psychologie. Licence maîtrisée en Information-Documentation, Université Libanaise. Axes de recherche : genre, femmes, corps, transmission, changement social.



BIOGRAPHY

PhD candidate in anthropology at USJ, under the supervision of Professor Annie Tohmé-Tabet.

Master's degree in psychology. Master's degree in information. Research areas: gender, women, body, transmission, social change.